

Arrivons donc aux *Lavandières de Santarem*.

Et d'abord, pourquoi les *Lavandières de Santarem* plutôt que le *Déserteur* ou le *Caprice d'un roi*, ou tout autre titre que vous voudrez? A part le chœur d'entrée dans lequel figurent une trentaine de femmes qui chantent les agréments du coup de battoir, nous ne voyons pas plus de lavandières, dans la pièce, que d'obélisques sur les boulevards. Mais ne chicanons pas les auteurs sur un si mince motif.

La scène se passe en Portugal, dans un village, à trente lieues de Lisbonne.

La petite Marguerite ne connaît, hélas! ni son père ni sa mère; elle vient grossir, à son grand regret, le chiffre déjà si volumineux des orphelines abandonnées aux soins mercenaires de parens d'adoption. Et cependant elle est bien belle, allez! Margarida. Elle drape sa résille comme une fille de grands seigneurs; elle est modeste, elle est douce, elle est sage, et si, par aventure, elle s'est éprise du soldat Manoël, c'est pour le bon motif, croyez-le bien.

Manoël, d'ailleurs, l'aime éperdument, trop pour en vouloir faire sa maîtresse, juste assez pour en faire sa femme, quand il aura gagné les galons de sergent qu'il se contente d'ambitionner.

Provisoirement, Margarida demeure chez le fermier Pablo, maître jaloux qui passe sa vie à soupçonner sa femme des plus diaboliques imaginations.

Ces premiers jalons du drame posés, on voit arriver deux illustres personnages, le duc d'Aguilars et le baron Castilhas, un vieux et une jeune, chargés chacun d'une mission secrète de leur souverain. Le premier cherche une nourrice pour l'infante; le second cherche l'original d'un portrait trouvé par le roi dans les allées obscures d'un parc.

Si le duc d'Aguilars ramène une bonne nourrice, il recevra pour la peine de bien sincères remerciemens; si le baron Casilhas ramène la jeune fille au portrait, il n'aura qu'à demander n'importe quoi pour l'obtenir.

Remarquez, je vous prie, comme on proportionne les récompenses à l'importance des services rendus.

Le duc d'Aguilars propose à Mme Pablo de la conduire à la cour avec le titre que vous savez. Il la choisit de préférence, parce que c'est elle qui, pendant longtemps, a servi de mère à Margarita, que monsieur le duc paraît protéger sans qu'on sache encore pourquoi.

- Ma femme élèverait le Dauphin futur! s'écrie Pablo. Alors je deviendrais le compère du roi? Ca me va!

- Elle partirait seule, répond le duc. C'est tout au plus si tu pourrais la venir voir tous les premiers du mois, devant témoins.

- Alors je refuse votre proposition. Peste! je la trouve trop dangereuse!

- C'est bien, c'est bien; laisse-moi!

Et Pablo se retire en gesticulant. Cette séparation ne lui convient pas.

Le duc s'approche alors du baron Casilhas.

LE SIÈCLE, 30 octobre 1855, pp. 1-2.

-Très cher, lui dit-il, vous rappelez-vous nos conventions?

- Oui, monsieur le duc; si je deviens comte ou marquis, vous me ferez épouser une de vos parentes riche à millions. J'y travaille.

- Comment donc?

- Je suis en quête de quelqu'un. Si je parviens à le découvrir, le roi me donnera tout ce que je voudrai. Vous voyez bien que j'ai des chances!

- Alors, mon ami, ne néglige rien pour parvenir à ton but. Ton avenir en dépend.

Là-dessus, le duc s'en va rejoindre Margarita, pour laquelle, répétons-le, il éprouve des affections dont nous saurons plus tard la véritable origine.

Le baron de Casilhas, resté seul, tire de sa poche le fameux portrait.

- Oh! dit-il, si la Providence voulait me guider et jeter enfin sur ma route la personne à laquelle appartiennent ces traits. Il ne me resterait plus rien à souhaiter. J'aurais des titres, des croix, des honneurs à remuer à la pelle; de plus j'aurais la fortune de la parente du duc, sans compter sa main par-dessus le marché.

Cette exclamation si bien raisonnée n'avait pas encore trouvé son écho dans l'air, que la petite Margarita s'approchait sur la pointe des pieds, plus curieuse qu'une biche, pour regarder de près le baron, et surtout l'objet sur lequel se concentrait son attention.

- Tiens! fait-elle impétueusement, mon portrait!

- Le baron se tourne à ce cri.

Il reste immobile de saisissement.

C'est bien là le front du pastel, les cheveux du pastel, la physionomie du pastel, c'est la même mise, le même sourire, le même regard.

Il aura décidément ses honneurs, ses croix et ses titres, et les richesses, et la main de la protégée de monseigneur. C'est à bénir le hasard.

- Mademoiselle, dit-il à Margarita, qu'est-ce que font vos parents?

- Je l'ignore, monsieur, je suis une pauvre fille abandonnée.

- Voulez-vous me suivre! Je vous trouverai des protecteurs puissants qui n'auront qu'un but, celui d'obéir à vos volontés.

- C'est impossible: il faudrait m'éloigner de Manoël, et Manoël est tout pour moi.

Le baron ne s'embarrasse pas de si peu. Il fait placer de force Margarita dans son carrosse, et il donne l'ordre au postillon d'aller à fond de train vers Lisbonne.

- Oh! oh! s'écrie de toutes ses forces le pauvre Pablo qui croit que c'est sa femme qu'on enlève; les misérables!

Au second acte nous sommes dans le palais du roi.

Le roi traverse ses appartements la tête basse, comme un condamné qui n'attend plus que l'heure de son supplice. Le roi bâille, le roi maigrit, le roi s'ennuie. Il ne dort plus, il ne mange plus, toujours en face de son idée. Si on ne lui présente pas prochainement l'idéal de son rêve, son trône se trouvera bientôt vacant. Il est pâle déjà, demain il sera jaune, il deviendra vert après-demain, puis il mourra certainement, avant trois jours, de consommation.

- Sire, lui dit le baron Casilhas, tout nouvellement arrivé, je vous ménage une surprise qui vous rendra le sommeil, la gaieté, l'appétit.

- Ce n'est pas possible, répond le roi, qui pousse des soupirs à fendre le cœur d'un Mohican. Il faudrait un miracle!

- Tenez, sir, tournez-vous et regardez.

Le roi, machinalement, fait ce que lui conseille son courtisan.

Il chancelle, il est ébloui. Là, devant lui, se trouve cause de sa passion, non plus peinte, mais bien en chair et en os, plus idéalement belle encore qu'il ne croyait.

- Qui que tu sois, dit-il avec des emportemens de maître, je t'ordonne de m'aimer avec cette fougue que je mets moi-même dans mes adorations pour toi. Je suis le roi.

- Non, vous n'êtes pas le roi! répond Margarita, qui se redresse avec fierté. Si vous étiez le roi, vous protégeriez mon innocence, vous me rendriez à la liberté, vous puniriez mon ravisseur; si vous étiez le roi, continue-t-elle avec une exultation croissante, vous me relèveriez de l'abîme où la fatalité veut me plonger, vous me renverriez dans mon village, où je vivais presque heureuse dans mon obscurité parce que j'étais sans souillure et que la vertu était mon seul patrimoine. Vous n'êtes pas le roi!

Pauvre fille!

En ce moment, Manoël fait irruption dans la salle. Il est blême; ses cheveux sont défaits.

- Monsieur, dit-il au roi sans le connaître, vous êtes un infâme!

Suit une kyrielle d'injures que légitiment suffisamment les justes colères du simple soldat.

Le roi le fait tout bonnement arrêter et conduire à la prison d'Etat. Ce n'est pas trop, convenons-en, pour toutes les sottises qu'on vient de lui dire, en présence même de tout la cour.

Et Margarita, que deviendra-t-elle, sans ami qui la protège?

Oh! soyez tranquilles, au théâtre, comme dans les contes moraux, elle trouvera sa main secourable.

Le duc d'Aguilars, le même qui la protège depuis le début, se présente juste à point pour l'aider et la soutenir // 2 // -nir [soutenir] dans son malheur.

LE SIÈCLE, 30 octobre 1855, pp. 1-2.

- Je suis ton père! lu dit-il

- Son père! fait le baron Casilhas. Alors, comme c'est elle probablement qu'il me destinait, je suis perdu, dans son estime, puisque c'est moi qui l'ai si cavalièrement enlevée; il ne me reste plus qu'à sauver Manoël, pour me réhabiliter à mes propres yeux.

Au troisième acte, on voit Margarita, splendidement vêtue, chez le duc son père. Ils se lamentent tous les deux de ce que le roi réserve à Manoël.

- Soyez tranquilles, dit le baron de Casilhas, je rachèterai ma faute. Je vais travailler au salut de votre protégé. Le roi m'a promis de m'accorder ma première demande. Je lui réclamerai la grâce de Manoël. J'y cours.

Il y court en effet. Quand il revient, il est rayonnant. Le roi, fidèle à sa parole, a répondu ceci mot pour mot:

- C'est bien. Je pardonne à Manoël son crime de lèse-majesté. S'il n'est détenu pour une autre cause, j'ordonnerai qu'on ouvre immédiatement les portes de sa prison.

Le duc et Margarita sont en train de se réjouir du résultat favorable de cette démarche, lorsque Manoël lui-même accourt entre deux rangs serrés de soldats.

- Sauvé, sauvé! lui crie Margarita folle de joie.

Et, dans sa candeur, elle lui raconte succinctement tout ce qui vient de se passer.

- Sauvé! répond tristement Manoël, je le voudrais, puisque ton père consent à notre union; mais malheureusement la mort m'attend.

- Explique-toi.

- Pour te suivre, Margarita, pour me venger de ton ravisseur, pour te soustraire à la honte qui t'attendait, j'ai déserté mon régiment. Dans une heure, mon absence du corps deviendra coupable; il m'en faudrait dix pour retourner à la caserne; je serai donc déclaré transfuge et fusillé.

- Ta tombe sera-t-elle assez large pour nous recevoir tous les deux? demande Margarita sublime d'amour.

- Non, tu vivras pour m'aimer par delà mon supplice; tu vivras pour ton vieux père, pour tes amis et pour Dieu. Je te défends de te tuer.

Tout à coup, on entend au loin une éclatante fanfare. Elle s'approche lentement, au pas militaire; c'est la marche du régiment de Santarem.

Manoël se frotte les yeux et le front, comme pour s'assurer s'il ne dort pas.

Nous avons oublié de vous dire que le régiment auquel appartient Manoël a pour colonel un cousin du roi. Ce cousin est trop jeune pour aller au feu. Le roi, dans sa sollicitude pour lui, avait déjà donné l'ordre que le tout, cousin et régiment, vînt faire immédiatement le service du palais.

Aussi, vous devinez déjà la conclusion.

Manoël ne sera pas déserteur; il épousera sa Margarita tous deux seront heureux, et... et... l'avenir n'aura plus pour eux que des fleurs et des sourires.

Avez-vous compris cet imbroglio?

Tant mieux! cela fait l'éloge de votre intelligence, car nous croyons l'avoir mal exposé. Toutes ces ficelles qu'on fait mouvoir, tous ces petits événemens qui se succèdent, tous ces personnages qui s'agitent, nous avaient donné de l'embarras pour les classer selon les nécessités de l'action.

Ah! MM. Dennery et Grangé, vous avez écrit des drames serrés dans lesquels on retrouve beaucoup d'esprit et d'invention; vous avez fait des vaudevilles d'où la gaieté s'échappe du commencement à la fin; depuis longtemps on compte difficilement vos succès sur toutes nos scènes de genre; mais nous devons vous le dire, vous n'avez pas très bien réussi votre opéra-comique de l'autre soir. Les situations n'en sont pas neuves, et votre sujet n'intéresse pas. On peut heureusement vous dire la vérité bien en face, sans blesser votre amour-propre d'auteur; car vous êtes de taille à prendre une revanche, ce soir ou demain, quand vous voudrez.

Quant à la partition, sans être un chef-d'œuvre, elle se distingue par l'élégance, la facilité, la grâce surtout. Elle est de bonne compagnie. On n'y rencontre aucuns de ces airs de dans que quelques-uns de nos compositeurs aux abois introduisent partout, dans leurs ouvrages écrits en courant. La marche militaire qui reparait à la fin de chaque acte a tout le feu de l'inspiration, et vient à propos ranimer les motifs finement étudiés comme orchestration.

L'œuvre nouvelle de M. Gevaert restera comme une des meilleures du répertoire.

Le principal succès de la soirée est définitivement acquis à madame Lauters, dans son rôle de Margarita, si bien conduit par elle et comme chant et comme jeu. A plusieurs reprises, on l'a très vivement applaudie. Dans sa romance du deuxième acte notamment, les bouquets sont partis de tous les coins de la salle avec un enthousiasme justifié. Nous avons même remarqué, quelque part dans l'orchestre, un musicien fanatique qui, dans son empressement ou son délire, a jeté sur la scène toutes les pages de sa partition. Seulement, un moment après, à froid, il a réfléchi que ses feuilles lui manquaient, il se les est donc fait remettre par un figurant des chœurs. La voix de madame Lauters a ceci de remarquable qu'elle est également agréable dans les notes élevées et dans le médium. Le seul petit reproche qu'on puisse lui faire, c'est d'être parfois un peu lourde dans certains passages de son chant qui demandaient au contraire de l'agilité. Nous mettons cette légère imperfection sur le compte de son émotion, qui, par momens, paralysait beaucoup ses moyens. Mme Lauters est artiste, et le public ne lui ménage ni ses sympathies, ni ses bravos.

A côté d'elle, par ordre de mérite, il faut placer Dulaurens (Manoël) dont l'organe est riche de franchise et de précision. Dulaurens dit ses phrases à plein gosier, sans aller chercher ses notes aiguës dans son nez ou dans sa tête. Il est fâcheux seulement que son organe soit un peu rentré; mais ce qui doit facilement consoler de ce défaut organique, insensible dans certains passages, c'est que les vrais ténors n'abondent pas, et qu'il faut savoir se contenter de ce qu'on a.

Grignon (le duc d'Aguilars) représente bien.

LE SIÈCLE, 30 octobre 1855, pp. 1-2.

Legrand (le baron Casilhas) exagère trop ses effets comme comédien, mais réussit son rôle comme chanteur.

Prilleux (Pablo) cherche inutilement à imiter les allures vives de Figaro dans *il Barbieri* [*Il Barbieri di Siviglia*].

Quant à Marchot, qu'écrasait son rôle de roi, nous déclarons ne pas le comprendre: ses gestes, sa démarche, sa voix, tout nous stupéfie. Pour n'oublier personne, disons que Mlle Girard, sous le costume du colonel don Luiz, ne nous plaît pas positivement, et que Mlle Bourgeois (la femme de Pablo), s'est convenablement acquittée de sa modeste tâche/

Les décors sont élégants et trahissent le goût de M. Perrin, sous l'administration duquel ils ont été faits.

Le divertissement chorégraphique introduit dans la pièce, a plutôt amusé les yeux que captivé l'attention. Le premier sujet masculin est un comique étonnant. Accroupi sur ses pointes, il tourne comme une toupie, sans qu'on puisse comprendre comment il conserve son centre de gravité. Pour notre part, nous nous attendions à chaque instant à le voir tomber. Tomber! ah! bien oui; s'il tombe, c'est assis, avec une intention scénique qui donne des craintes sérieuses pour sa colonne vertébrale. Il se relève pour reprendre sa danse burlesque et ses drôlatiques mouvements. C'est une bonne acquisition pour ce théâtre, qui ne saurait attaquer le ballet sérieux.

L'orchestre, habilement conduit, a bien rendu les passages les mieux ciselés de la partition. Aussi, croyons-nous en dépit du livret, que les *Lavandières de Santarem*, tiendront longtemps l'affiche du Théâtre-Lyrique, et remplaceront très avantageusement certaines pièces fatiguées du répertoire.

LE SIÈCLE, 30 octobre 1855, pp. 1-2.

Journal Title:	LE SIÈCLE
Journal Subtitle:	None
Day of Week:	Tuesday
Calendar Date:	30 October 1855
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	N. 7539
Year:	Vingtième Année
Series:	None
Issue:	Mardi 30 Octobre 1855
Livraison:	None
Pagination:	1-2
Title of Article:	REVUE MUSICALE
Subtitle of Article:	Théâtre-Lyrique: <i>Les Lavandières de Santarem</i> , opéra-comique en trois actes, paroles de MM. Dennerly et Grangé, musique de M. Gevaert.
Signature:	Gustave Chadeuil
Pseudonym:	
Author:	
Layout:	Front page and Internal text
Cross-reference:	None